

Je me travaille à la liberté !

Interview de Bernard Lubat
par Michel DUCOM

Bernard Lubat vient de donner une série de concerts « Vive l'Amusique ! » série de concerts qui après avoir déconcerté (au sens littéral du terme) provoquent un questionnement fort et ouvrent une piste neuve. Le public suit l'aventure et ce succès révèle l'immense besoin qui existe : une partie non négligeable du public contemporain n'est pas satisfaite des conditionnements qu'on lui inflige et B. Lubat sait accompagner ceux qui cherchent comme lui, avec lui, contre lui.

Michel Ducom : Dans « Vive l'Amusique ! » le « a » est privatif. Cela veut dire que tu ne joues plus ?

Bernard Lubat : Voilà !

MD : Qui joue alors ?

BL : Justement ; la musique, pas moi. Avant moi, après moi, il y a la musique. Et le gonze en question - moi - c'est le médium, le momentané d'une grande résonance. D'un symbole. Ce n'est pas moi le symbole : je suis, je reçois. Je suis récepteur et j'émet, c'est pour ça que je ne peux jamais dire : « j'ai MA musique » comme on dit j'entends des voix et j'ai MA voiture, MA femme, MA maison, MON chien, non.

MD : Ça veut dire que tu transformes la musique parce que tu la rends mobile, parce que tu es toi-même mobile ?

BL : Mais je la connais tellement la musique, je la réfléchis depuis tellement longtemps qu'aujourd'hui je ne peux plus que dire aux gens : « Si vous n'y comprenez rien à la musique, jouez-en, c'est pire ! » Et c'est ça qui m'intéresse aujourd'hui : c'est le puits sans fin sans fond où il n'y a pas là de vérité établie. L'histoire de l'art musical depuis l'origine c'est un fleuve, des ruisseaux, des torrents, ça n'arrête pas. Ça n'arrête pas d'être en mouvement. Donc je pose cette question dans « Vive l'Amusique ! » : jusqu'ou ça commence la musique ? Parce qu'on arrive dans une époque où c'est : « jusqu'ou ça s'arrête ? ». Ce mouvement-là qui est symbolique du mouvement du vivant donc du mouvement de l'espèce

humaine on lui fait dire en ce moment « jusqu'ou ça s'arrête ? ».

C'est ce qu'on voit partout et qui nous fait courber la tête. Ne respirez plus tout va s'arrêter ! C'est partout. Et je pose la question émancipatrice : Jusqu'ou ça commence ?

Et que fait-on ensemble ensuite ?

MD : Tu travailles avec des gens qui ne font pas de la musique : Régine Chopineau pour la danse, tu as travaillé avec le poète Bernard Manciet jusqu'à sa récente disparition, avec des cinéastes, des metteurs en scène, avec des gens qui n'ont rien à voir ou peu à voir avec la musique, apparemment.

BL : C'est pour ça que cette question « Jusqu'ou ça commence la musique, ou l'Amusique ? » est une bonne question. Les étiquettes font ce qu'elles peuvent pour signifier quelque chose, mais moi je ne me fie pas aux étiquettes. Quand j'ai essayé de coller sur mon corps des étiquettes elles se sont décollées, elles ne tiennent pas le coup. Elle ne sont pas fiables. Il faut le reconnaître, l'être humain vivant n'est pas fait d'étiquettes. C'est uniquement pratique pour signifier aux autres qu'ils ont à comprendre qu'il ne faut pas confondre. Mais les successions d'étiquettes et d'appellations ne rendent pas compte du fleuve, des torrents qui continuent. Or c'est ça qui m'interpelle : ce qui me traverse et me dépasse. C'est cela qui est pour moi, en tant qu'artiste, le symbole du vivant. Et le vivant voit la mort et c'est le refus, le refus de la

mort de la musique et son dépassement renouvelable, avec ou sans moi, mais je n'y suis pas pour rien.

MD : Tu travailles aussi les rapports de la musique avec le public. On a l'impression que le public travaille quand il t'écoute. On a l'impression que vous êtes tous en train de faire quelque chose ensemble.

BL : Robert Bresson disait : « *Un art libre induit un regard libre.* » Je me travaille à la liberté et je vois bien que plus je me travaille à la liberté plus ça donne envie à d'autres, à beaucoup d'autres de faire de même.

Mais la liberté on ne naît pas avec. Antécédent à la liberté il y a la responsabilité. La responsabilité d'être, de soi, de sa pensée, de sa réflexion, de ses capacités. Tout ça se construit, comme s'est construit ce qui se montre au public. Quand on voit un musicien jouer de la batterie, du piano, du saxophone, on voit la valeur du travail et le travail comme valeur. On voit le temps, on sent le temps, on touche le temps. On sait que cette liberté que le musicien montre elle est conquise sur quelque chose. C'est une résistance aux fatalismes établis. Ça commence presque toujours par un non. Non, je veux jouer du piano. Mais c'est difficile ; Et pourquoi tu veux jouer du piano ? Parce que c'est difficile. L'obstacle comme lieu de passage. Au lieu de contourner cet obstacle ou de reculer devant lui, l'attitude est de se dire : c'est cet endroit par lequel je dois me passer.

MD : Les gens du public apprennent ainsi à savoir qu'ils ont cette possibilité devant eux ?

BL : Oui et c'est leur dire que le temps ce n'est pas que le quotidien, ce n'est pas que le présent. Dans le présent il y a tout : passé, futur. Le public rencontre une aspiration ludique à pouvoir d'un seul coup se réfléchir devant le temps. Comme on peut être devant un tableau. On a l'air d'être loin de la politique. Mais la politique aujourd'hui, ce n'est plus trop de la politique, c'est du spectacle. Ils nous piquent notre boulot certains élus, certains zolos ! C'est un nouveau théâtre qui apparaît et qui veut faire croire qu'on ne vit qu'en présence du présent. Mais si on ne vit qu'en présence du présent on ne comprend rien, à son époque. Et voilà la question politique : comprendre son époque

ensemble ou ne rien comprendre tout seul. Alors quel est le sens de sa propre existence courte dans le torrent du vivant si on ne comprend que le présent instantané ?

Du patrimoine au futur des projets, le temps d'aujourd'hui s'étale dans le temps. On est tous chargés de vision mais certains veulent nous faire croire que nous ne voyons que le présent du quotidien. La télévision nous entraîne à ne plus avoir de visions à soi. Nos aspirations profondes à voir plus loin que le bout de notre nez sont récupérées et contrôlées. La télévision, les radios ne communiquent pas, elles donnent des ordres aux goûts et aux couleurs, des dégoûts et des coulevres. Je suis plus co-visionnaire que médiateur, je m'engage sur des possibles, sur des probables. Avoir des visions c'est ne pas être sûr de ce qu'on voit, c'est le faire, et c'est en le faisant qu'on le découvre. C'est en faisant que ce qu'on trouve n'a souvent pas le sens de ce qu'on voyait. D'où la nécessité impérieuse de réfléchir ce qu'on fait quand ça se fait autant que ce qu'on projette. Je suis un chercheur un peu spécial : je cherche ce que je trouve. Et je l'ai bien cherché, c'est bien fait pour moi, donc il faut que je me demande si j'ai bien trouvé ce qu'il faut ou si je dois recommencer. Je le fais en public ou en privé, mais quand c'est privé c'est déjà public car le temps s'élargit. Je ne suis guère seul. Mais qui m'aime, se suive !

Les gens me disent que je leur file la pêche. Mais je ne suis pas le représentant de leur pêche. C'est où leur pêche ? c'est eux qui la décident.

Je ne les aide pas, je leur complique la vie ; lorsqu'ils voient que je me fais des contre-pieds à moi-même, alors ils s'en autorisent quelques uns pas piqués des vers !

C'est ce que dit Derrida : « *Déconstruire pour s'instruire.* » Et ça c'est l'inverse de détruire. Déconstruire c'est chercher à comprendre. Dans « Vive l'Amusique ! » au lieu d'obéir à une linéarité circonscrite et convenue de A à Z, - « la musique mon cher »- je propose ma vie de grenier.

Déconstruction et self-splications.

Je dis aux gens vous n'avez pas forcément à être à la place qu'on vous assigne.

C'est là qu'est le vivant : ailleurs.